

CHATEAU  
DE  
BUSCHTIÉRAD



IMPRIMERIE D'ÉVENAT.

OCCUPÉ PAR CHARLES X.

AOUT 1833.

PARIS,  
OU  
LE LIVRE  
DES CENT-ET-UN.



VOYAGE A BUSCHTIÉRAD.

(AOUT 1833.)



Un mois après ma sortie de Sainte-Pélagie, des affaires de famille me conduisirent en Calabre, et un vieux sentiment d'attachement et de respect au pouvoir, même alors qu'il est déchu, m'inspira d'entreprendre un pèlerinage à Buschtie-rad. Mon intention était de renfermer dans mon cœur tous les sentiments qui l'ont agité pendant

PARIS. XIII.

I

la dernière partie de mon voyage; mais je lis, chaque jour, tant de faits dénaturés, que je prends mon parti d'en parler, afin de rendre hommage à la vérité. Je n'ai pu d'ailleurs me refuser aux pressantes sollicitations de l'éditeur des *Cent-et-Un*, qui m'a demandé cet article pour le prochain volume de son intéressant recueil. Je dirai sur chacun mon opinion avec l'indépendance de mon caractère; et quant à ma politique, je la publierai hautement, défiant tout tribunal impartial d'y trouver matière à l'ombre même d'un reproche.

Je ne parlerai point de l'Italie, pays si connu, et jugé souvent d'une manière superficielle : des souvenirs et des ruines, voilà tout ce que vous y rencontrez, et cette patrie des arts est devenue la patrie des regrets. Tout y est au passé; le présent est mort, et l'avenir est éteint avant de naître : tel est le fruit des révolutions qui éclatent ou se préparent; elles resserrent les chaînes qu'elles voudraient briser.

On a tant parlé de l'Allemagne, que je craindrais en en parlant de ne rien apprendre à personne; d'ailleurs, c'est à Buschtiérad que je voulais arriver : aussi traversai-je rapidement ces contrées que j'aurais désiré connaître. On parlait du renvoi de M. de Barande, sous-gouverneur du duc de Bordeaux, du départ de cet élève distingué de

l'École polytechnique, qui réunissait le suffrage général, et de son remplacement par des jésuites. Ces nouvelles me firent sentir l'importance que ces événements pouvaient donner à mon voyage, et je hâtai ma marche, décidé à ne jamais reculer devant la pensée d'un devoir. Cependant, blâmer est si facile! je voulais voir et entendre avant de juger. Je dirai tout, et si je lasse la patience du lecteur, je lui demande excuse d'avance.

Je trouvai à Vienne un des hommes les plus honorables et les plus justement estimés, M. de Montbel : son nom placé à la suite des fatales ordonnances de juillet lui interdit de rentrer dans sa patrie. Il les combattit; mais sa loyauté l'empêcha de se retirer au moment du danger. Si le gouvernement, au lieu de prendre l'offensive, eût laissé la chambre lui refuser l'impôt sur une question de prérogative royale, il aurait eu tout le pays pour lui.

Nous parlâmes de la cour exilée, et nous fûmes sur tous les points parfaitement d'accord. Il devait me précéder à Buschtiérad. Quelques affaires me retinrent, malgré moi, un demi-jour à Prague. Je regrettai d'y trouver, retiré dans un quartier éloigné, avec sa femme et ses enfants, un homme, le duc de Guiche, dont la franchise peut quelquefois déplaire, mais dont le dévouement au dauphin peut presque passer en proverbe.

Nous traversâmes, pour quitter Prague, les cours d'un immense château, le Hradschin, espèce de ville que la famille royale de France habita quelque temps, et où elle doit retourner cet hiver. C'est au château de Hradschin que réside l'empereur d'Autriche dans ses voyages de Bohême; ce souverain, ses sujets l'aiment comme un père, le respectent comme prince, et viennent le consulter comme le plus habile légiste de ses états. François II a compris qu'un roi devait aimer à se montrer l'égal de ses sujets et à condescendre à tous leurs besoins. « Cette affaire regarde tel chef de division, » disait un jour l'empereur à l'un de ses nombreux consultants; « c'est un brave homme, allez le trouver. — « Mais, sire, je ne sais pas son adresse. » L'empereur sonna, et la lui fit donner. — « Mais, sire, je ne sais pas écrire. » L'empereur l'écrivit. — « Mais, sire, sans recommandation je serai mal accueilli. » L'empereur le recommanda... Si l'empereur va au Prater, admirable promenade située en dehors des faubourgs de Vienne, S. M. ne permet pas que sa voiture dépasse le plus modeste équipage. Cet exemple de justice et de paternité sera-t-il inutilement placé tant de fois sous les yeux de notre Henri? C'est en entrant ainsi dans tous les intérêts sociaux et en les respectant, que les rois se font considérer et chérir.

Buschtiérad est un vieux château situé à cinq lieues de Prague et à cent lieues de Vienne. Vous traversez, avant d'y arriver, d'immenses plaines, où rien ne repose la vue, et où tout, au contraire, dispose l'âme à la tristesse. Un temps affreux imprimait à nos pensées une teinte plus mélancolique encore. A un mille environ, une longue avenue de pommiers vous avertit de quitter la route, et vous entrez, presque sans vous en douter, dans une espèce de cour arrangée en jardin. Rien de remarquable dans l'aspect de cette vieille et laide maison, que l'on est convenu d'appeler château. Les arcades forment en bas une espèce de cloître qui règne sur toute la façade et aux deux ailes : l'aile de droite touche à une porte qui sert d'entrée; l'aile de gauche a une grande et belle ferme contiguë au château, et qui en est une riche dépendance. Quelques allées et nombre de vieux arbres forment un petit jardin du côté opposé à la cour.

Cette habitation, cédée à Charles X par le grand-duc de Toscane, domine un joli vallon en forme de cratère. Des maisons isolées, entourées de feuillage, une belle végétation, et au fond du vallon un petit étang dans de jolies proportions, environné de beaux arbres, vous donnent l'idée de ce séjour qui renferme à la fois tant de grandeur et d'infortune, de ce coin de terre

aussi modeste qu'isolé, qui fixe les yeux de l'Europe, en inspirant aux uns des pensées de crainte, et aux autres d'espoir; de ce lieu enfin dont la garde est au ciel, mais où cependant toutes les précautions sont prises de manière à ne laisser aucune crainte. Vingt hommes, qui se renouvellent toutes les vingt-quatre heures, y font constamment un service d'honneur.

O qu'il était pénible pour un cœur français de voir ainsi le roi légitime de France sous la garde de l'étranger!

Ce château est la demeure d'un prince grand par la dignité avec laquelle il supporte les revers de sa fortune; rien n'a pu le changer ou l'abattre. Charles X n'a compris ni son pays, ni l'époque à laquelle il vivait. Ses idées sont restées immuables, le siècle avait marché; aussi y eut-il entre le pays et le souverain un divorce terrible, un grand malentendu dont les conséquences devinrent funestes à tous. Mais, quant à la politique étrangère, disons avec la même franchise que le roi la dirigeait avec une noble et généreuse indépendance, et que, grâce à lui, la France commençait à reprendre la position qui lui convient. Alger et la Grèce donnent un démenti formel à ceux qui voudraient soutenir une allégation contraire. Son goût pour les arts lui fit élever des monuments durables

que l'histoire célébrera. Elle attestera aussi les regrets des artistes qui méconnurent un moment sa munificence.

Au reste, l'impossibilité de revenir jamais sur l'abdication qu'il a signée lui est démontrée comme à nous.

Le cœur me battait en descendant de voiture, et je m'élançai chez le duc de Blacas, dont l'abord glacial m'eût entièrement découragé, si je n'avais été décidé à ne point m'en apercevoir. Aussi chercha-t-il à m'en dédommager plus tard par ses soins et par son obligeance.

M. de Blacas est, on doit le dire, un vrai modèle de dévouement. C'est lui qui maintient l'ordre dans la maison, et qui est chargé de tous les détails; c'est lui qui présente au roi toutes les personnes qui viennent faire leur cour à la famille royale. Quand le navigateur aperçoit l'hirondelle après une longue traversée, il crie: Terre! ne serait-il pas permis d'espérer, en voyant le nombre des visiteurs s'accroître chaque jour, et venir saluer Henri V, que nous approchons du port après la tempête. M. de Blacas écoute ce qu'on lui dit, et met sous les yeux du roi ce qu'on lui écrit; mais il ne parlerait point d'un objet qui ne serait pas dans ses attributions; il entend les affaires mieux que beaucoup de ceux qui le blâment, et parle naturellement de l'impopula-

rité qui s'attache à son nom. Aussi ne m'a-t-il paru nourrir aucune pensée d'ambition. Il est une vingtaine de noms impossibles à présenter à la France ; et personne n'a la pensée de faire de ces médailles vivantes de la cour passée l'entourage d'Henri V. Ils eurent leur mérite sans doute, mais chaque siècle a ses nécessités comme ses répugnances.

Je priai le duc de Blacas de descendre chez le roi, afin de prévenir Sa Majesté de mon arrivée. Déjà il l'avait fait en apercevant ma voiture ; et il m'introduisit aussitôt, non dans le cabinet particulier de Charles X, mais dans un premier salon où ce prince reçoit habituellement.

Si j'avais suivi mon premier mouvement, je me serais jeté dans les bras du roi ; mais il me reçut à Buschtiérad comme dans son cabinet des Tuileries : il me tendit avec bonté la main, et je m'inclinai profondément.

J'avais avec moi mon neveu, le comte Dhinisdal, jeune homme plein de réserve, de résolution et de dévouement. Le roi l'accueillit avec une bonté toute particulière. M. le duc de Blacas restait présent à l'entrevue. Après quelques paroles échangées, le roi me dit : « Le duc de Blacas a dû vous prévenir qu'il m'était impos-  
« sible de vous loger, je n'ai pas une chambre ;

« vous n'en trouverez pas une seule dans le  
« village : je pense que vous allez repartir pour  
« Prague ; j'ai aujourd'hui quatre personnes à  
« dîner, et je ne puis vous retenir, mais vous  
« reviendrez demain. »

— « Sire, j'ai passé dix-huit nuits pour avoir quelques jours à ma disposition, et fallût-il rester dans ma voiture, je ne quitterai pas Buschtiérad avant sept jours, ne songeant qu'au bonheur de revoir le roi, et fort peu occupé de mon lit ou de mon dîner. » — « Comment ferez-vous ? » dit le roi. — « Je l'ignore, sire, mais ma résolution est invariable. » — « Vous viendrez dîner demain et les jours suivants. » Je ne prolongeai pas cette entrevue, et demandai au roi de le voir en particulier. Sa majesté m'indiqua le lendemain à trois heures.

En sortant, j'allai offrir mes hommages à madame la dauphine, à qui je demandai une audience particulière, et à M. le dauphin, qui loge au même étage, dans un long corridor qui va d'un bout à l'autre du château au premier et au second étage, et que vient interrompre au premier une immense pièce qui sert de salle à manger. Je montai ensuite chez M. le duc de Bordeaux et chez Mademoiselle, qui sont à l'étage supérieur ; c'était aller d'émotions en émotions : j'en rendrai compte plus tard. Il était six heures

quand j'eus terminé mes visites, et la pluie qui tombait par torrents me rendait assez difficile la recherche d'un logement; les chevaux de poste qui m'avaient amené étaient encore à ma voiture.

Je rencontrai un valet de chambre parlant assez mal la langue du pays, qui est un mauvais allemand, et le priai de me servir d'interprète.

Je ne savais trop où porter mes pas, lorsque, attiré par une fumée épaisse qui sortait d'une chaumière voisine, j'entrai chez le forgeron de la maison, bonne et excellente famille qui me reçut d'abord avec cette immobilité allemande dont rien ne peut donner l'idée, ne répondant à ma pantomime pressante que par un flegme désespérant. Le traité se conclut enfin à ma grande satisfaction, et le désintéressement de ces braves gens égala leur obligeance. Ils me cédèrent une petite chambre à deux lits, et finirent par me prendre en affection. Ce fut de chez mon forgeron que je me dirigeai tous les jours vers la demeure des rois.

L'habitude du pays, assez maussade pour ceux qui n'y sont pas faits, est de coucher sans draps, et nous nous disposions, avec quelques regrets, à céder à cet usage fort peu commode, quand madame de Gontaut, avec une obligeance qui nous pénétra, devinant notre

embarras, voulut bien y suppléer. Mademoiselle ayant entendu dire que nous étions fort mal établis, avait la bonté de nous envoyer, tous les matins, un pain de son déjeuner.

Ne pouvant m'étendre dans un lit plus court que moi, couché sur la plume, absorbé dans mes pensées, je ne fermai pas l'œil de la nuit. Je me disposais à mon audience du lendemain, décidé à une franchise presque dure, que j'ai toujours puisée dans mon dévouement. J'avouerais cependant que je me sentais bien plus de respect pour Charles X dans l'exil, que pour le roi sur son trône.

Ce prince mène à Buschtiérad la vie la plus simple, et ses manières sont toujours pleines de grâce et de dignité : sa santé est bonne, et il n'a pas vieilli d'un jour depuis trois ans, soit au moral, soit au physique. Un frac bleu sans aucun ordre, un pantalon de drap, et un gilet blanc, telle est sa mise. Tous les jours il se promène deux ou trois heures, absolument seul, dans la campagne; il ne monte presque jamais à cheval, et chasse fort rarement; l'écurie est réduite au plus strict nécessaire.

Jamais Charles X n'a été plus respecté, on pourrait dire plus craint dans son intérieur. C'est lui qui fait les frais de l'établissement; les gens sont mis simplement en frac, et servent avec zèle

et attachement : leur nombre est limité à ce qu'exige le service ; rien ne manque , mais rien n'est superflu.

On a parlé des conseillers de Charles X : ils n'existent réellement point ; et ceux d'ailleurs dont on voulait parler gémissent avec la France des mesures prises pour l'éducation du duc de Bordeaux. Le roi a une volonté qu'il puise dans ses propres réflexions , et à laquelle il tient quelquefois trop fortement. Le cardinal de Latil ne voit jamais le roi en particulier , et s'est hautement expliqué sur cette mesure. Une vieille habitude de fidélité , une entière sécurité sur le sort de son diocèse confié à des mains habiles , le retiennent au séjour de l'infortune. Plus d'une fois il a songé à s'en éloigner ; et sans doute il est permis de regretter que son hésitation , qui se prolonge , donne lieu à des bruits sans fondement , mais non pas sans inconvénients.

A l'extrémité de la salle à manger , près de trois fenêtres qui donnent sur la campagne , est dressée une table qui sert de pendant à un billard placé à l'extrémité opposée.

A dix heures précises , la famille royale se rassemble pour déjeuner , et à six on dîne. Les princes , sans exception de Mademoiselle et du duc de Bordeaux , offrent avec une extrême politesse des plats qui sont devant eux ; trois ou qua-

tre étrangers sont presque toujours admis : il règne une grande aisance , et il n'y a nulle sévérité d'étiquette. La chère est simple , mais bonne ; le roi dit en général un mot d'obligeance à chacun , et donne l'exemple aux convives en mangeant d'un très-bon appétit. Madame la dauphine est à sa droite , Mademoiselle à sa gauche , le duc de Bordeaux à côté de Madame , monsieur le dauphin à côté de Mademoiselle , la duchesse de Gontaut auprès de M. le dauphin ; le duc de Blacas est en face du roi ; à sa droite le cardinal , et à sa gauche la vicomtesse d'Agoust , dont toutes les pensées , tous les soupirs sont pour Madame. MM. O'Högerthy père et fils , écuyers , l'un du roi , l'autre de madame la dauphine , dînent avec le roi. Une heure après le déjeuner , la famille royale se sépare , et reçoit en particulier les personnes que leur fidélité conduit à Buschtiérad ; vers deux heures , le dauphin et la dauphine vont promener tête-à-tête en calèche , ou bien le dauphin suit , au pas de son cheval , madame la dauphine , qui a besoin d'un grand exercice , et monte rarement à cheval.

Vers une heure et demie , je me rendis chez le duc de Blacas , et je causai long-temps avec lui , heureux et satisfait de ses dispositions. M. de Montbel était à Buschtiérad depuis deux jours , et le roi ne lui avait encore rien dit d'une affaire

qui occupait et la France et l'Europe. Il attendait lui-même pour en parler; mais son opinion n'était point douteuse.

A trois heures, le duc de Blacas me conduisit chez le roi, et il me laissa seul avec lui : dans les autres entretiens que j'eus avec S. M., ce fut le valet de chambre de service qui m'annonça. Quand j'entrai, le roi paraissait prévenu contre ce que j'allais dire; mais, suivant une habitude ancienne, précieuse chez un roi, il m'engagea à parler, promettant de m'écouter. Je retrouvai en présence de Charles X cette indépendance que donne le véritable dévouement; mais je parlai avec une si grande mesure, que le roi daigna le remarquer. Il ne se prononça point; mais j'espérai avoir fait quelque impression sur son esprit et surtout sur son âme, en rappelant les besoins de la France, ce qu'elle demandait et attendait. Je parlai avec chaleur de madame la dauphine et du duc de Bordeaux. Le roi parut ému. Il marchait avec moi, et s'assit plusieurs fois pendant une première conversation qui dura plus d'une heure et demie. « Madame a cédé ses droits, lui dis-je, à la reine Marie-Thérèse, et la pensée de ses vertus a pu la décider à un aussi grand sacrifice que celui de publier son mariage. Mais quel reproche la France et Madame ne seraient-elles pas en droit d'adresser à madame la

dauphine, si cette princesse laissait ainsi compromettre le précieux dépôt qui lui est confié! si tout à coup Madame paraissait dans le salon du roi, qu'aurait-il à lui dire?» « Je ne pense pas qu'elle y vienne de si tôt, » me dit le roi d'un ton qui me fit penser que Sa Majesté avait des motifs pour ne pas l'y attendre. « Puisse un jour cette princesse venir s'associer, avec son titre de mère et l'énergie de son caractère, à toutes les nobles pensées de la reine Marie-Thérèse! » Frappé de plusieurs choses générales que je disais, le roi m'engagea à en conférer avec le duc de Blacas, ajoutant : « Il est inutile de parler de l'éducation du duc de Bordeaux, car cette affaire ne le regarde pas. » On voit à quel point est peu fondée cette supposition d'influence; aucune personne n'ose prendre la parole sur un sujet, quand le roi ne la lui a pas donnée. Charles X, revenant à plusieurs reprises sur le passé, me dit ces paroles remarquables :

« J'aurais cru manquer à moi, comme aux Français, en prenant, pour la promulgation des ordonnances, des précautions que je regardais comme inutiles; rien ne m'a plus étonné que cette opposition formidable; et je ne pouvais me persuader qu'elle durât. Aujourd'hui même je ne me reproche qu'une seule chose, c'est ma trop grande confiance; une conspiration



« existait, et ceux qui s'en sont vantés ne pourraient le nier : je voulais sauver la France et le trône, et plus tard les Français auraient été forcés de reconnaître que je n'avais jamais eu l'intention de renverser la charte que j'avais jurée. » Charles X est de bonne foi avec lui-même. M. de Lafayette ne l'est-il pas aussi? tous deux, dans un genre bien opposé, rêvent une utopie impossible.

En sortant de chez le roi, je me rendis chez madame la dauphine; mais comme ma conversation avait duré plus long-temps que je ne l'avais cru, je vis avec regret qu'il ne me restait que vingt minutes avant l'heure à laquelle Madame se rend chez le roi; aussi demandai-je la permission de ne dire que quelques généralités, et de revenir le lendemain. Ma demande fut accueillie avec bonté; je remets à parler de mon entrevue. Madame me demanda si j'avais sollicité une audience du dauphin; je gardai un moment le silence. « Je la demanderai ce soir, » dis-je à son Altesse Royale, et je me retirai.

J'ai nommé le dauphin, et j'avouerai sans détour que je suis arrivé à Buschtiérad avec de telles préventions, que je redoutais de voir ce prince en particulier. Je dirai avec la même simplicité que je l'ai trouvé tout autre que je ne m'y attendais. J'ignore si tout le monde me compren-

dra, mais du moins ne pourra-t-on refuser d'ajouter foi à un langage aussi franc. Sa conversation est aussi sage que modérée; sa volonté formelle est de ne se mêler de rien; ses soins de fils, son respect, sa douceur sont admirables; sa résignation est entière, bien qu'il ne se fasse aucune illusion : pas un mot d'aigreur ne lui échappe sur le compte de qui que ce soit; il n'a oublié personne, et m'a remis de sa main, une liste de quelques serviteurs, me demandant de chercher à leur être utile. Notre siècle n'est plus à la hauteur des martyrs; il ne les comprendrait pas. Ce prince a regardé l'obéissance passive comme le premier de tous les devoirs; il n'est pas plus possible de le juger sévèrement que de blâmer un saint qui a le courage de tout sacrifier à la pensée de l'autre vie; il a senti avec amertume sa position, mais sa conscience n'a point reculé devant ce qu'il a regardé comme une obligation sacrée, et après avoir donné quelques conseils qui furent repoussés, il se renferma dans une entière abnégation de lui-même : permis de le plaindre, permis de ne pas se sentir le courage de l'imitation, permis de juger autrement, comme il le dit lui-même, mais impossible de l'accuser. Ses idées sont loin d'être baissées, comme on s'est plu à le répandre; elles ont même semblé se retremper dans le calme et dans la soli-